



**TRANS-**

Revue de littérature générale et comparée

**10 | 2010  
(Non-)Événement**

---

# La révolution allemande n'aura pas lieu. *November 1918* de Döblin, ou la démystification de l'événement

Aurore Peyroles

---



## Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/trans/368>

DOI : 10.4000/trans.368

ISSN : 1778-3887

## Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

## Référence électronique

Aurore Peyroles, « La révolution allemande n'aura pas lieu. *November 1918* de Döblin, ou la démystification de l'événement », *TRANS-* [En ligne], 10 | 2010, mis en ligne le 08 juillet 2010, consulté le 13 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/trans/368> ; DOI : 10.4000/trans.368

---

Ce document a été généré automatiquement le 13 mai 2019.

Tous droits réservés

---

# La révolution allemande n'aura pas lieu. *November 1918* de Döblin, ou la démystification de l'événement

Aurore Peyroles

---

*Bisher sind wirkliche revolutionäre Massen nicht in unser Gesichtsfeld getreten. Man kann einem, wenn er eine Revolution beschreiben will, dies zum Vorwurf machen. Aber es liegt nicht an uns. Es ist eben eine deutsche Revolution<sup>1</sup>.*

- 1 « *Eine deutsche Revolution* », tel est le sous-titre de la tétralogie que Döblin consacre aux événements de novembre 1918 outre-Rhin. Tel est aussi son objet, ou plutôt son objet impossible. Le sujet était pourtant presque parfait : contraint à l'exil dès 1933 par l'accession du parti national-socialiste au pouvoir, le romancier militant, proche du KPD<sup>2</sup>, revient, entre 1937 et 1940, sur l'agitation révolutionnaire qui souleva l'Allemagne de l'immédiate après-guerre et qui mit fin au II<sup>e</sup> Reich en proclamant la république. Preuve que la nation allemande était capable d'autre chose que d'une soumission ô combien coupable, preuve qu'une autre histoire avait été possible – et le restait peut-être. Sauf que... À mesure qu'il se confronte à son sujet, Döblin ne découvre, ou ne dévoile, que son inanité : la révolution de 1918 fut un non-événement, dénué de tout retentissement historique, politique ou romanesque. Reflet d'un désengagement radical et d'une résignation aussi ironique que douloureuse, cette non-légende d'un non-événement qu'est *November 1918* scelle l'impossibilité de tout avènement politique en Allemagne.

## « Une » révolution allemande, ou le non-événement absolu

### La « grimace » du quotidien

- 2 Révolutionnaires, les journées de novembre 1918 vues par Döblin ne le sont guère. Quand *l'Espoir* de Malraux s'ouvre, dans un Madrid bouleversé par les débuts de la guerre civile<sup>3</sup>,

sur un sentiment d'urgence, en Alsace comme à Berlin rien, ou presque, ne semble pouvoir bousculer la tranquille vie des habitants. L'immense fresque romanesque n'est rien moins qu'une épopée, en témoigne dès l'abord son *incipit* : un vieil homme, « *an seinem Platz* » (« à sa place ») se livre, « *wie jeden Morgen, wenn seine Frau weggegangen war* » (« comme tous les matins après le départ de sa femme »), à son activité favorite, fumer sa pipe en lisant son journal. Toutes les rubriques l'intéressent, à l'exception de l'actualité politique : les « *Familiennachrichten, Verkäufe von Mobiliar, Meldung von Obst- und Gemüsemarkt* » (« les nouvelles de mariage, de décès et de naissance, les ventes de mobilier, le cours des fruits et légumes<sup>4</sup> ») éclipsent toute mention d'une agitation inhabituelle dans le Reich encore en guerre. Premier détournement d'un roman supposé évoquer une révolution : le lecteur qui espérait le tableau d'une ville en pleine effervescence, assaillie par un peuple révolté, devra vite faire le deuil de ses attentes. L'effet de déception et de « dégonflement » est d'autant plus grand que ce premier tome s'ouvre sur un vide : alors que l'« action » se déroule le 10 novembre 1918, le journal que lit le personnage est daté du 8. Manque le 9 novembre, jour de l'abdication du Kaiser et de la proclamation de la république allemande. Mais ne sont-ce peut-être là que des détails ?

- 3 Jamais, dans son récit, Döblin n'adopte l'écriture de l'histoire : les dates qui défilent ne sont pas celles qu'ont retenu les historiens comme étant décisives ; les incidents décrits ne sont pas ceux qui tiennent lieu de symbole au mouvement révolutionnaire ; les lieux ne sont que très rarement ceux où se sont déroulés les actions d'importance ; les protagonistes, épars et isolés, loin de former une collectivité en marche vers son avenir<sup>5</sup>, ne s'aventurent guère dans des rues devenues peu sûres et préfèrent rester cloîtrés chez eux, quand ils ne changent pas de camp au gré des victoires et des défaites ; et si les personnages historiques ne sont pas absents de la tétralogie, ils sont soit ridicules et mesquins, n'agissant que pour leur propre intérêt – c'est le cas de tous les dirigeants –, soit tellement inefficaces qu'ils en sont pathétiques – c'est le cas des leaders spartakistes ; les rares mouvements de foule représentés sont informes, échappant à toute organisation structurée, et dénués de toute revendication politique : nul engouement populaire, nul élan. Autant de choix narratifs peu propices à l'évocation d'une révolution.
- 4 Ici encore, la comparaison avec Malraux est éclairante, le contraste avec son écriture de l'événement, saisissant : l'auteur français, pour évoquer le soulèvement de Shanghai de 1927 ou la guerre civile espagnole, s'attachait à décrire les temps forts de l'action révolutionnaire. Attaque du train blindé dans *la Condition humaine*, narration des combats entre franquistes et républicains dans *l'Espoir*, le récit faisait ressortir le caractère d'exception de ces moments, soulignant leur intensité, et le narrateur plongeait aux côtés des protagonistes en pleine action. Le passé simple supplantait largement l'imparfait, et l'extraordinaire, le quotidien. Surtout les intrigues personnelles étaient comme suspendues par le combat, les personnages se transformaient en acteurs de l'histoire collective : les difficultés du couple que forment Kyo et May sont repoussées au second plan par l'importance du moment ; la solitude tourmentée de Tchen trouvait un exutoire dans l'implication exigée par l'action collective. L'« illusion lyrique » métamorphosait toutes les données du récit : les protagonistes, le temps, l'espace, toutes les catégories narratologiques gagnaient en intensité, toutes en étaient sublimées. L'événement historique, l'implication dans son déroulement, donnaient un sens à l'absurdité de la « condition humaine ». C'est précisément ce grandissement épique – et quasi métaphysique – que refuse résolument Döblin. Son narrateur fait mine de s'en désoler :

Der Schreiber dieser Zeilen ist betrübt, seine Leser trotz aller phantastischen Möglichkeiten dauernd zur Verfolgung der Ereignisse und der Schicksale der Personen durch trübes Wetter, Regen jagen zu müssen [...]. Es ist nicht seine Schuld. [...] Aber es ist Berlin und bleibt November. Ein harter, abreißender, blätterzerreißender, gießender Mahl- und Vernichtungsmonat. Sehr lang, zu lang dauert (nicht nur dem Leser, auch dem Schreiber) dieser November. Aber die, die ihn erlebt haben, haben ihn selber nicht kürzer empfunden. Und darum passieren ohne Abwechslung an uns vorbei Personen in dicker unförmiger Winterkleidung, die sie gegen die Kälte, nicht aber gegen das Schicksal schützt<sup>6</sup>.

- 5 C'est qu'au lieu de choisir le cœur de l'action, Döblin préfère toujours se situer à la marge de ce qui est unanimement reconnu comme historique ou remarquable : une petite ville d'Alsace léthargique au lieu de Berlin, un vieil homme qui ne sort plus de chez lui au lieu d'un ouvrier vigoureux et revendicatif, le 8 ou le 10 novembre au lieu du 9, le romancier évite la représentation habituelle des événements révolutionnaires en s'attardant sur leur contraire<sup>7</sup>. Ce qu'il retient de la période à laquelle il s'intéresse, ce ne sont pas ses points saillants, mémorables, mais au contraire ce qui en elle ne change pas, ce qui est hermétique aux événements. C'est le quotidien et l'inerte, qui opposent une grimace moqueuse et condescendante à l'exception et à l'événement. Quand enfin il s'attaque à la scène berlinoise, épiscène de la révolution de novembre, le romancier ne change pas de parti pris : « *Strassen und Plätze stehen in Berlin, am Vormittag des 22. November 1918, bewegungslos herum, friedlich, wie es ihre Natur ist, und der graue November Himmel blinzelt sie ohne Interesse an*<sup>8</sup>. » Le choix de la saisie simultanée pour retracer ce mois et les suivants renforce l'impression de piétinement. *La Condition humaine* court de la résistance des communistes face aux ordres de Tchiang Kai-chek à leur défaite ; *l'Espoir*, dans une trajectoire inverse, se déploie des débuts de la guerre civile à une victoire – bien provisoire – des républicains : dans les deux cas, la narration romanesque se fait accomplissement, elle marque les progrès ou les reculs de son groupe de personnages. Le temps, chez Döblin, ne progresse pas, il s'éparpille, il s'étale. Il n'est ni dynamique ni même linéaire : son épaisseur est rétive à toute progression. Le principe du *Nebeneinander*, de la juxtaposition, étouffe celui du *Nacheinander*, de la succession. Si les chapitres de *November 1918* scandent des dates, chaque journée se décompose en une multiplicité de moments concomitants, inessentiels, qui font éclater leur unité et leur valeur historique. Michel Vanoosthuyse fait ainsi remarquer :

Döblin, en effet, ne saisit pas le moment historique comme une étape dans un développement temporel univoque (comme le veut le récit d'histoire canonique), mais comme une série d'"époques" coexistantes et juxtaposées à l'intérieur d'un moment unique. [...] Appréhender le monde dès lors, c'est moins l'envisager comme produit par un passé et conduisant à un avenir et donc dans son développement, qu'en embrasser les contradictions, les divisions et les conflits dans l'unité d'un moment donné<sup>9</sup>.

- 6 Le roman est espace de la confrontation plus que récit de la révolution. Le décentrement du point de vue, à la fois géographique, temporel et narratif, ignore volontairement le caractère événementiel de ces journées de novembre 1918, pourtant pas tout à fait comme les autres : avec Malraux, elles auraient pris un relief porteur d'enthousiasme, de passion et d'engagement ; avec Döblin, elles se fondent dans la grisaille de l'uniformité quotidienne, dans un immobilisme de mauvais augure.

## Un non-sujet

- 7 Le choix de l'ordinaire et du quotidien, au détriment du remarquable et de l'exceptionnel, semble en effet contaminer l'objet même de la narration : il dénie à la révolution de 1918 le statut d'événement. En privilégiant dans son récit la marge et l'insignifiant, Döblin rend le bouleversement révolutionnaire lui-même marginal et dénué de sens. Il en fait un non-sujet. À la seule lecture de la tétralogie, on pourrait d'ailleurs douter qu'une révolution ait eu lieu dans l'Allemagne de 1918 : les mouvements de révolte épars, presque indépendants les uns des autres, évoqués ici n'ont pas la cohérence d'un courant de fond allant dans le sens de l'histoire et du progrès. L'éclatement du récit reflète celui des revendications, des exigences, des acteurs : nulle cohésion narrative, nulle cohésion idéologique ou historique. Quand l'historien tente, en racontant les événements marquants du passé, de les comprendre et de leur donner un sens continu en les réorganisant selon un ordre linéaire et progressif, Döblin choisit la posture du chroniqueur, fidèle au déroulé chaotique et anarchique des faits, indifféremment petits ou grands : « *Kleine Blütenlese allerhand Vorgänge* » (« Petit florilège, événements divers »), annonce un titre de chapitre. Si le premier sélectionne et organise, le deuxième se contente d'être spectateur et témoin : lui est bon tout ce qui lui tombe sous le regard. « Nous voyons », « nous tombons à l'improviste », autant d'expressions qui rythment le texte romanesque pour marquer qu'à son principe règne le hasard. En accueillant dans son récit des éléments hétéroclites, le narrateur récuse une histoire « logique », dans laquelle les événements courent au long d'une chaîne causale ininterrompue, et qui ne retiendrait que les faits s'insérant dans cette trame pré-écrite. Lui préfère le surgissement spontané à l'« euphorie » de l'ordre, le parfait au passé simple tel que l'analyse Barthes dans *le Degré zéro de l'écriture*. Visant « à maintenir une hiérarchie dans l'empire des faits »,

soutenant une équivoque entre temporalité et causalité, [le passé simple] appelle un déroulement, c'est-à-dire une intelligence du Récit. C'est pour cela qu'il est l'instrument idéal de toutes les constructions d'univers. Il suppose un monde construit, élaboré, réduit à des lignes significatives, et non un monde jeté, étalé, offert. [...] Le passé simple est donc finalement l'expression d'un ordre, et par conséquent d'une euphorie<sup>10</sup>.

- 8 Le narrateur döblinien renonce au pouvoir magique du récit rétrospectif et à son ordonnancement du réel, rendant ainsi ce que les faits, avant d'être constitués en événements par la postérité, ont d'âpre, d'incompréhensible, d'absurde.
- 9 « La chronique possède des possibilités de dérision et de dévalorisation du temps historique et du temps révolutionnaire qui vont être utilisées à plein<sup>11</sup> », rappelle Michel Vanoosthuyse. Prendre le parti de bâtir un roman historique par une suite de saynètes glanées dans les rues, par une accumulation d'épisodes hétéroclites et hétérogènes, contrevient à ce qui constitue le postulat de départ de toute composition historiographique : « la distinction du nécessaire et du fortuit, de l'essentiel et de l'accidentel, la hiérarchisation des événements racontés<sup>12</sup>. » Cette confusion des différentes échelles, qui s'exerce toujours à l'encontre du surplomb historique, et la revendication du hasard comme principe de narration rendent l'objet du récit inessentiel, pure contingence et non émanation d'une quelconque nécessité. Bien plus qu'un événement, la révolution allemande est, sous la plume de Döblin, accident – c'est-à-dire « ce qui arrive aussi, mais d'une manière contingente ou fortuite, ce qui aurait pu ne pas

se produire<sup>13</sup> ». Privées de causes profondément ancrées dans la nation allemande, incapables de se démarquer d'un temps englué dans le quotidien, les journées de 1918 ne sont aucunement « historiques », elles ne relèvent d'aucune grandeur : elles ne font pas date.

- 10 L'objet de la narration ainsi mis à distance est comme dissous par l'ironie ravageuse de son narrateur :

[...] cette orientation railleuse ou provocatrice du narrateur envers l'histoire même qu'il raconte, le sous-titre de l'ensemble – *une révolution allemande* – déjà l'annonce. L'indéfini se substituant au défini canonique, c'est une révolution à laquelle manque le prestige du défini et qui s'oppose à la Révolution française et à la Révolution d'Octobre comme un échec lamentable à une réussite<sup>14</sup>.

- 11 Ainsi, ce n'est pas seulement à un discours interprétatif erroné que s'oppose Döblin : c'est à son objet même ; il conteste le statut d'événement à ce qui n'est qu'accumulation dérisoire et anarchique d'actes insignifiants et épars. Affranchi des conventions du récit historiographique, libre de placer son appareil enregistreur où bon lui semble, particulièrement là où rien ne se passe, le romancier transforme, par son récit même, la révolution de 1918 en un non-sujet. En en faisant un non-événement, Döblin accomplit une démythification radicale : celle de la légende historiographique glorifiant un événement inexistant, censée encourager les révoltes présentes et à venir, mais aussi celle du rôle supposément politique du roman. *November 1918* est un anti-mémorial, un anti-Panthéon.

## Portée critique : une non-légende pour un non-avenir

### La fin des possibles

- 12 La minoration systématique des journées de novembre 1918, l'exclusion de la représentation de toute grande figure, de toute grande action, de tout aspect légendaire renvoie au refus explicite des discours confondant historiographie et hagiographie : Döblin s'inscrit en faux contre toute volonté de chanter les louanges d'un passé fantasmé, et il prétend plonger dans la réalité des seuls faits, minimes et décevants dès lors qu'ils sont envisagés dans leur brutal surgissement et non dans leur réinterprétation posthume. Nous sommes loin des héros martyrs de Malraux, de l'exaltation du sacrifice des uns et de la vaillance des autres. S'ils sont hommes, les héros malrucciens ont une dimension mystique : il suffit de relire les pages consacrées à Katow dans *la Condition humaine* pour s'en convaincre. Figure du sublime christique, il fait don de sa capsule de cyanure, seule échappatoire à une mort lente et douloureuse, à un camarade inconnu. Chez Döblin, nul héros, seulement des êtres de chair et de sang, réagissant spontanément aux excitations du moment : des êtres réalistes<sup>15</sup>. Mais la sévérité de l'auteur à l'égard de son (non-)objet ne s'inscrit pas seulement dans une prise de position qu'on pourrait qualifier de narratologique : la dévalorisation de l'événement ne s'oppose pas uniquement à sa valorisation ou à sa réécriture par d'autres discours ; elle relève aussi de l'interprétation proprement politique de ces journées de novembre 1918. Le dénigrement systématique dont ces dernières font l'objet renvoie au jugement que Döblin porte sur elles, à l'immense déception rétrospective qu'elles suscitent en lui. Plus grave encore, ce traitement ironique marque la conviction du romancier que tout mouvement réellement révolutionnaire est impossible en Allemagne. Privé de passé parce que dénué de causes profondes, novembre 1918 est aussi privé d'avenir.

- 13 Lui dénier le statut d'événement, c'est faire de la *Novemberrevolution* un accident, un produit du hasard, non nécessaire et non essentiel, mais c'est surtout lui dénigrer toute conséquence. L'événement, en effet, se distingue par son intensité, celle de son déroulement, mais surtout celle de sa résonance : « Il est présent-passé, résultat présent d'une action passée<sup>16</sup> », rappelle Didier Alexandre. « Dès lors ce n'est plus exactement la séquence en elle-même qui constitue l'événement, mais son impact qui élève l'épisode en événement. Cette proposition conduit à considérer que l'événement, pour exister, doit laisser des traces<sup>17</sup> » : les journées de novembre 1918 lues par Döblin n'en laissent rigoureusement aucune. À l'image du corps de Rosa Luxemburg assassinée, simplement jeté dans l'eau d'un canal berlinois :

Der Landwehrkanal, zur nächsten Brücke, machen wir uns das Leben nicht so schwer. [...] Jetzt reißt du dein Maul nicht mehr auf und spritzt dein Gift, du Schlange. Zur nächsten Brücke, ins Wasser, um das Gift zu verdünnen.  
Die Fische, da lernt sie, was sie nie gelernt hat : das Maul halten.  
[...] Raus aus dem Wagen mit dem Bündel. Übers Geländer. Schwung, eins - zwei - drei, da fliegt sie. Plumps, da fällt sie, und wird nicht mehr gesehn. Ein Prosit, ein Prosit der Gemütlichkeit<sup>18</sup>.

- 14 La révolution de 1918 ne connaîtra pas d'autre sort que celui de sa figure la plus emblématique : disparition anonyme et retour au silence. Retour à l'ordre établi aussi : ceux qui s'installent au pouvoir de la nouvelle république, ce sont les généraux de l'ancien empire, *via* la ligne secrète qui les relie directement à la chancellerie occupée par les sociaux-démocrates. Incapables d'établir les conditions d'un avant et d'un après, les journées de novembre relèvent bien plus du carnaval que de la révolution : le suspens de l'ordre établi, son éventuel et éphémère renversement, ne servent que son maintien. L'ordre - ancien - règnera.

[...] Die Regierung fühlte sich stark genug, zu erklären, dass sie von nun an Demonstrationen einfach nicht mehr dulden würde, und sie würde jede Zusammenrottung mit Gewalt zerstreuen lassen. So redete einmal die kaiserliche Regierung sozialistische Streikende an<sup>19</sup>.

- 15 Les opposants d'hier parlent le langage immuable de l'autorité, et l'ordre qu'ils font régner s'exerce à l'encontre de leurs anciens partisans. Ebert surtout, le nouveau chancelier social-démocrate, s'efforce d'adopter toutes les bonnes manières convenant à sa nouvelle position de pouvoir, quand bien même - ou peut-être d'autant plus que - ces codes ont été définis par ses prédécesseurs impériaux, ses anciens adversaires. Döblin le décrit plus animé par le souhait de se conformer parfaitement aux comportements des dirigeants d'hier qu'habité par la volonté de les changer. Guidé par un laquais « *der sich seit der Kaiserzeit hier befindet*<sup>20</sup> » (« qui se trouve là depuis l'époque impériale »), le nouveau dirigeant s'installe avec délice « *in den grossen Präsidentenstuhl, in dem Fürst Bismarck, der eiserne Kanzler, gesessen hatte* » (« dans le grand siège présidentiel où s'était assis le prince Bismarck, le chancelier de fer<sup>21</sup> ») : ne lui reste plus qu'à adopter à la fois son port de tête et son art de gouverner. La « révolution » n'a opéré qu'un formidable renforcement de l'ordre établi. Claude Romano, dans *l'Événement et le temps*, insiste sur la proximité de l'événement avec l'avènement : il ouvre à l'individu ses possibles. *Novembre 1918* condamne au contraire tout un peuple à l'immuable.
- 16 L'impossibilité de la révolution allemande à être ou à faire événement est en effet le symptôme d'une incapacité plus profondément ancrée dans la nation allemande : celle de rompre. Döblin semble considérer comme un trait essentiel de l'identité nationale le besoin de se soumettre à l'autorité, l'impossibilité de sortir volontairement du rang : on

reconnaît ici les caractéristiques de l'*Untertan*, mis en scène et dénoncé par Heinrich Mann dès 1914<sup>22</sup>. Les journées de novembre elles-mêmes paraissent tributaires de cette inquiétante disposition nationale et entretiennent un lien indivisible avec l'ordre – politique, moral, religieux. Les notations ravageuses abondent sous la plume de Döblin. C'est Karl Liebknecht qui se lamente : « *Wo sind die Proletarier ? Die Proleten ? Das sind lauter kleine Bürger, besitzlose Bürger, die eine gute Stube haben wollen. Das ist ihr Motiv. Damit soll einer Revolution machen*<sup>23</sup>. » Ce sont les marins de Kiel, les premiers à se révolter et à hisser le drapeau rouge en octobre 1918, qui soudainement abandonnent le combat : « *Nun waren die Matrosen, als Kieler Matrose, der Definition nach, revolutionär. Weil sie aber auch Deutsche waren und seit dem 12. November schon viel Wasser die Spree heruntergelaufen war, waren sie auch nicht revolutionär*<sup>24</sup>. » L'identité nationale prend le pas sur l'éphémère identité politique. Tous les protagonistes sont rattrapés par leur appartenance à l'immuable Allemagne, à commencer par Liebknecht que le Russe Radek juge bien doux. On a souligné ce qu'avait de moqueur et de dévalorisant l'expression « une révolution allemande » : on observe qu'elle est aussi oxymorique. Comme si « une révolution allemande » ne pouvait être qu'une révolution à l'allemande, c'est-à-dire non révolutionnaire. Par nature, l'Allemagne ne saurait être le théâtre d'une véritable contestation ; au mieux en connaîtra-t-elle un simulacre, transitoire et condamné :

Ja, in diesem weiten, vom Krieg nicht verwüsteten Lande irrt die Revolution, die sich in anderen Ländern als Furie benahm, Brände warf und die Menschen aus den Häusern scheuchte, sie irrt in Deutschland klein und kleiner geworden wie ein Blumenmädchen im zerrissenen Röckchen, zitternd vor Kälte, mit blauen Fingern herum und sucht Obdach. [...] Fassungslos überdenkt die Revolution, zu einem kleinen Blumenmädchen herabgesunken, in Berlin, was aus ihr geworden ist. Ach, wie es ihrer großen Schwester in Russland ging ! Sie wird bald das Land verlassen und sehen, woanders unterzukommen<sup>25</sup>.

- 17 « Die deutsche Novemberrevolution, in ihrer Entschlossenheit, nichts zu tun und alles was geschehen war, wieder rückgängig zu machen » (« La révolution de novembre, dans sa détermination à ne rien faire et à revenir sur tout ce qui avait été fait<sup>26</sup> »), loin de rompre avec la « misère allemande », en porte au contraire tous les stigmates. Elle signe l'impossibilité d'échapper à cette forme de fatalité nationale qu'est la soumission à l'ordre établi, elle condamne tout espoir de rupture, elle ferme tous les possibles. Continuation de l'ordre ancien, elle ne fait qu'annoncer l'ordre à venir, celui des nazis : dans une lettre à son éditeur<sup>27</sup>, Döblin juge que « Hitler, c'est l'homme [...] qui convient à l'Allemagne, il est le parfait continuateur de Noske<sup>28</sup> ». Avec l'Allemagne, c'est toujours la même histoire, plus ou moins sanglante, plus ou moins tragique.

## Du roman comme arme au roman comme anéantissement

- 18 Triste conclusion : se résigner à la fatalité pesant sur le peuple allemand entre 1937 et 1940 prend un goût particulièrement amer. Le bilan politique de *November 1918* est en tous points désespérant : loin d'encourager la contestation, la tétralogie démontre l'inefficacité radicale, passée ou à venir, de toute tentative consistant à renverser l'ordre des choses allemand. Cette résignation, qui n'exclut pas la rage, semble définitive. Or ce sentiment écrasant éloigne le roman de toute assignation directement politique : il ne s'agit de convaincre de rien, si ce n'est de la vanité de toute conviction politique. Il ne s'agit plus d'agir sur le cours de l'histoire, mais de s'en désengager. Avec *l'Espoir*, le propos de Malraux ne se résumait pas à narrer les événements de la guerre d'Espagne, encore en cours au moment de l'écriture : il s'agissait de les transformer, de les orienter, d'agir sur

eux. « Dans sa publication dans le quotidien communiste *Ce Soir, l'Espoir* mérite pleinement son titre<sup>29</sup> », remarque Michèle Touret :

Le roman agit sur l'événement, c'est-à-dire qu'il peut prétendre en modifier le cours, l'infléchir pour qu'il ressemble à ce qu'il peut être, à ce qu'il devrait être. C'est donc que le roman ne dit pas seulement l'événement mais le pense et, en le pensant, tente de participer à son cours propre<sup>30</sup>.

- 19 Écrire l'événement révolutionnaire pour Malraux, c'est agir dans le but de son plein accomplissement<sup>31</sup>. Écrire le non-événement de la révolution de 1918 pour Döblin, c'est à la fois refuser l'espoir illusoire d'une refonte politique et renoncer à une éventuelle influence en tant que romancier : son pouvoir sur les événements présents est réduit à néant.
- 20 Pourtant, en 1936, une année donc avant l'écriture du premier tome de *November 1918*, Döblin accordait encore au roman un rôle agissant d'influence efficace, renvoyant à ce qu'il considérait être les devoirs de l'écrivain en exil : devoirs d'explication de la situation présente et d'implication visant à la modifier. À « la volonté de se consoler et de se venger, au moins en imagination », fait écho la nécessité de « démasquer et [de] clouer au pilori cette monstrueuse dégénérescence » qu'est le nazisme ainsi que celle d'encourager sa remise en cause en représentant « le combat infatigable de tous les hommes, en particulier des pauvres et des opprimés, pour la liberté, la paix, une société authentique ». Commentant le penchant des écrivains allemands en exil pour le roman historique, Döblin y voit le signe du désir de « transporter le feu de la situation actuelle dans l'époque révolue<sup>32</sup> ». Le roman pouvait, devait jouer le rôle d'une arme engagée dans une bataille capitale. Mais dès lors qu'il s'agit de se lancer dans l'écriture romanesque elle-même, le romancier est comme frappé de l'impossibilité d'agir conformément à ce qu'il a lui-même énoncé théoriquement. Becker, son personnage principal, est obsédé par la question « Que faire ? » : l'interrogation est approfondie, déclinée dans plusieurs domaines, mais elle ne trouvera pas de réponse, pas plus dans l'intrigue que dans sa lecture. Le roman effrite les certitudes et les convictions, pour ne plus laisser place qu'au doute.
- 21 La dévalorisation narrative de la révolution de 1918, son écriture sur le mode mineur marque avec force ce renoncement à l'action politique, qui touche à la fois la sphère publique, dont Döblin se retire, et la sphère romanesque : le roman n'est plus ni l'expression ni l'acteur d'un engagement quelconque. « [Il] est [...] l'opérateur d'un travail de deuil du politique<sup>33</sup> », insiste Michel Vanoosthuysse.
- La révolution de 1918 « ne constitue pas [son] sujet » : elle est bien plutôt ce « stimulant », ce déclencheur et cet opérateur d'un processus de désengagement hors de l'action politique et des discours qui ordinairement la justifient et l'orientent, des stratégies du changement social et politique ; elle va servir d'appui à une opération de déprise de la problématique révolutionnaire et d'emprise progressive des explications par la responsabilité individuelle et l'idée chrétienne<sup>34</sup>.
- 22 Döblin, en effet, accomplira ce travail de deuil en se convertissant au catholicisme en 1941. Son grand roman du retour en Allemagne, *Ætheria* (1949), rejettera l'ancrage historique contemporain pour les limbes des premiers siècles de l'ère chrétienne, toile de fond d'une aventure initiatique et mystique. Mais le renoncement au politique innervé déjà *November 1918*. Confronté à une évidente impuissance, le roman est déjà devenu anéantissement des convictions et expression d'un désengagement radical à l'égard du monde. Si le point de vue n'est pas neutre, si Döblin ne tire pas de trait d'équivalence entre sociaux-démocrates et spartakistes, s'il ne peut s'empêcher de regretter la victoire

des uns et la défaite des autres, il refuse aussi avec force d'écrire la légende des vaincus. Sous-écrire systématiquement ces journées de novembre 1918, ne les envisager que sous l'angle du dérisoire, c'est le dernier avertissement réellement politique du romancier : ces journées n'ont aucun avenir, autant les enterrer et ne pas entretenir un espoir nécessairement illusoire. Mais c'est aussi pour lui le fondement d'une nouvelle esthétique romanesque : le roman ne peut que poser des questions, jamais y répondre ; il peut dévoiler les « bancs de sable » trompeurs, idéologiques et politiques, sur lesquels reposent les institutions humaines, mais non refonder des socles de certitude. Seule l'interrogation ambivalente subsiste, dans l'éclatement des points de vue et des valeurs.

- 23 En excluant volontairement toute dimension épique, en adoptant une position de narration distanciée et moqueuse, en évidant toutes les composantes – narratologiques, historiques et idéologiques – de l'écriture de l'événement, en prenant donc le contre-pied systématique d'une narration malrucienne héroïque et héroïsante, Döblin procède en s'opposant à ce qui devait être l'objet même de sa narration : la révolution allemande de 1918. Ne renvoyant ni au verbe latin *evenire* (« venir hors de », « arriver ») puisqu'elle est incapable de marquer une rupture, ni au substantif *eventus* (« issue », « succès »), puisqu'elle s'engluie dans ses propres impasses et n'aboutit qu'à son contraire, elle est un non-événement. Condamnée à l'oxymore, l'expression même de « révolution allemande » n'est qu'un contresens étymologique. Cette orientation polémique du romancier envers son objet accomplit une démythification radicale : celle de la légende historique glorifiant un événement inexistant et dotant d'un sens une suite hétéroclite de moments qui en sont dépourvus, celle aussi des espoirs pour l'avenir, puisque ce non-événement a signé l'arrêt de mort de tout événement/avènement à venir. Mais la résignation la plus douloureuse peut-être pour le romancier est celle qui consiste à prendre acte de l'inefficacité définitive de son unique arme, le roman.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Alexandre Didier (dir.), *Que se passe-t-il ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2004 ; en particulier les articles de Luc Capdevila, « Les temporalités de l'événement en histoire », et de Michèle Touret, « Quand l'espoir fondait L'Espoir ».
- Barthes Roland, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1972.
- Bastide Roger, article « Événement » de l'*Encyclopédie Universalis* en ligne.
- Döblin Alfred, *November 1918. Verratenes Volk*, Munich, dtv, 1995 (*November 1918. Peuple trahi*, Marseille, Agone, 2009, traduction de Maryvonne Mitaize et Yasmin Hoffmann).
- Malraux André, *La Condition humaine et L'Espoir*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1976.
- Ricœur Paul, *Temps et récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1985.
- Vanoosthuyse Michel, *Le Roman historique. Mann, Brecht, Döblin*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.
- , préface à la traduction française de *November 1918*.

## NOTES

1. Alfred Döblin, *November 1918, eine deutsche Revolution*, vol. 2a, *Verratenes Volk*, Munich, Deutsche Taschenbuch Verlag, 1995, p. 280 : « Jusqu'ici aucune masse véritablement révolutionnaire n'est entrée dans notre champ visuel. On peut le reprocher à quelqu'un qui prétend décrire une révolution. Mais ce n'est pas lié à nous. Après tout, c'est une révolution allemande. » (Alfred Döblin, *Novembre 1918, une révolution allemande*, vol. 2, *Peuple trahi*, trad. Maryvonne Mitaize, Yasmin Hoffmann, Marseille, Agone, 2009, p. 255). Ces deux éditions seront nos éditions de référence.
2. *Kommunistische Partei Deutschlands*, le parti communiste allemand fondé en décembre 1918.
3. Tel est l'*incipit* de ce grand roman consacré à la guerre civile espagnole : « Un chahut de camions chargés de fusils couvrait Madrid tendue dans la nuit d'été. [...] À une heure du matin, le gouvernement avait enfin décidé de distribuer les armes au peuple [...]. Il était temps : les coups de téléphone des provinces, optimistes de minuit à deux heures, commençaient à ne plus l'être. » (André Malraux, *L'Espoir*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, p. 569.)
4. Alfred Döblin, *November 1918, eine deutsche Revolution*, vol. 1, *Bürger und Soldaten*, *op. cit.*, p. 5 ; Alfred Döblin, *Novembre 1918, une révolution allemande*, vol. 1, *Bourgeois et soldats*, trad. *op. cit.*, p. 3.
5. Un des chapitres de *Verratenes Volk* s'intitule « *Jeder macht, was er will* » (« Chacun fait ce qui lui plaît »).
6. Alfred Döblin, *Verratenes Volk*, *op. cit.*, p. 170 : « L'auteur de ces lignes est navré d'avoir, malgré toutes les ressources de son imagination, à promener ses lecteurs sous un ciel couvert et pluvieux, afin de suivre les événements et les destins individuels [...]. Ce n'est point sa faute. [...] Mais c'est Berlin et c'est toujours novembre. Mois dur, dévastateur, bourreau des feuilles, mois de déluge, de géhenne et de mort. Ce novembre-ci dure très longtemps, trop longtemps (pour le lecteur certes, mais aussi pour l'auteur). Mais à ceux qui le vécurent, il ne sembla pas moins long. C'est pourquoi nous assistons à une ronde monotone de personnages emmitouflés de gros vêtements d'hiver informes qui les protègent du froid mais non point du destin. » (trad. *op. cit.*, p. 135.)
7. Au contraire, là encore, de Malraux, qui n'hésite pas à plonger son lecteur dans les grandes scènes de la guerre civile espagnole – la cité universitaire de Madrid, l'Alcazar de Tolède, la bataille de Guadalajara – aux moments clés du conflit.
8. Alfred Döblin, *Verratenes Volk*, *op. cit.*, p. 65 : « Dans la matinée du 22 novembre 1918, les rues et les places à Berlin sont là à ne rien faire, immobiles, paisibles – c'est leur nature – sous les œillades dédaigneuses d'un ciel gris de novembre. » (trad. *op. cit.*, p. 21.)
9. Michel Vanoosthuyse, *Le Roman historique*, Mann, Brecht, Döblin, Paris, P.U.F., 1996, p. 268-269.
10. Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1972, p. 28.
11. Michel Vanoosthuyse, *Le Roman historique*, *op. cit.*, p. 285.
12. *Idem.*
13. Roger Bastide, dans l'article « Événement (sociologie) » de l'*Encyclopædia Universalis* (version en ligne, consultée le 5 juin 2010 : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/evenement-sociologie/>): « [...] l'événement se distingue de l'accident ; l'accident est ce qui arrive aussi, mais d'une manière contingente ou fortuite, ce qui aurait pu ne pas se produire : tandis que l'événement peut être parfois prédit à l'avance, attendu comme un effet nécessaire à partir d'un certain enchaînement des causes ou de conditions préalables. »
14. Michel Vanoosthuyse, *Le Roman historique*, *op. cit.*, p. 284.
15. Seul le personnage de Minna, jeune ouvrière tuée lors de la prise de la préfecture berlinoise, vient nuancer ce constat. Lumineuse, elle aura convaincu le protagoniste Becker de la nécessité de l'engagement.

16. *Que se passe-t-il ?*, dir. Didier Alexandre, Madeleine Frédéric, Sabrina Parent, Michèle Touret, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Interférences », 2004, p. 15.
17. Luc Capdevila, « Les temporalités de l'événement en histoire », *Que se passe-t-il ?*, *op. cit.*, p. 81.
18. Alfred Döblin, *November 1918, eine deutsche Revolution*, vol. 3, *Karl und Rosa*, *op. cit.*, p. 590 : « Le Landwehrkanal, allons jusqu'au prochain pont, on ne va pas se compliquer la vie. [...] Tu n'ouvriras plus ta gueule pour répandre ton venin, sale serpent. Au prochain pont, à l'eau, ça diluera le poison ! Des poissons. Ça lui apprendra ce qu'elle n'a jamais appris jusqu'ici : à fermer sa gueule. [...] Sortez-moi le sac de la voiture. Hop, par-dessus le parapet. Un, deux, trois : la v'là qui s'envole. Plouf : la v'là qui tombe. Et plus personne ne la revit jamais. Trinquons, trinquons, la vie est belle ! » (Alfred Döblin, *Novembre 1918, une révolution allemande*, vol. 4, *Karl et Rosa*, trad. *op. cit.*, p. 629).
19. Alfred Döblin, *Karl und Rosa*, *op. cit.*, p. 461 : « [...] Le gouvernement se sentait assez fort pour déclarer que dorénavant il ne tolérerait plus aucune manifestation et que tout rassemblement serait dispersé par la force. C'était le langage que le gouvernement impérial tenait autrefois aux grévistes socialistes. » (trad. *op. cit.*, p. 497.)
20. Alfred Döblin, *Verratenes Volk*, *op. cit.*, p. 66 ; trad. *op. cit.*, p. 23.
21. *Ibid.*, p. 67 ; *ibid.*, p. 24.
22. *Le Sujet de l'Empereur (Der Untertan)* fut interdit par la censure pendant la guerre de 1914. « Histoire de l'esprit public sous Guillaume II » et portrait-charge du bourgeois de l'ère « impérialiste », le roman met en scène un homme inculte, nourri des préjugés du temps, qui a le culte viscéral de l'empire et de l'empereur. La gauche contemporaine y vit la prémonition de ce qui devait devenir le réservoir humain du nazisme : « conformisme militant », militarisme « civil », monarchie patronale, mélange qui faisait dire à l'auteur : « Ce peuple est à désespérer. » Voir à ce sujet l'article « Heinrich Mann » d'André Gisselbrecht dans l'*Encyclopædia Universalis* (version en ligne, consultée le 5 juin 2010 : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/heinrich-mann/>).
23. Alfred Döblin, *November 1918, eine deutsche Revolution*, vol. 2b, *Heimkehr der Fronttruppen*, *op. cit.*, p. 356 : « Où sont les prolétaires ? Les pros ? Ce sont tous des petits-bourgeois, des bourgeois démunis qui veulent avoir un joli petit salon. C'est ce qui les pousse. Et c'est avec ça qu'il faut faire la révolution. » (Alfred Döblin, *Novembre 1918, une révolution allemande*, vol. 3, *Retour du front*, trad. *op. cit.*, p. 378).
24. Alfred Döblin, *Heimkehr der Fronttruppen*, *op. cit.*, p. 119 : « Or ces marins, étant des marins de Kiel, étaient par définition des révolutionnaires. Mais comme c'étaient aussi des Allemands, et que, depuis le 12 novembre, beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts de la Spree, ils étaient aussi non révolutionnaires. » (trad. *op. cit.*, p. 138.)
25. Alfred Döblin, *Verratenes Volk*, *op. cit.*, p. 280 : « Oui, par ce vaste pays qu'épargnèrent les ravages de la guerre, erre la révolution qui, ailleurs, se comporta en furie, allumant des incendies, chassant les gens de leurs demeures ; en Allemagne, elle erre, de plus en plus chétive, telle une bouquetière dans sa petite guenille, tremblant de froid, les doigts bleuis, à la recherche d'un toit. [...] Déconcertée, la révolution, déchue au rang de bouquetière, médite à Berlin sur ce qu'elle est devenue. Ah, comme elle envie le sort de sa grande sœur en Russie ! Bientôt, elle quittera ce pays pour chercher un gîte ailleurs. » (trad. *op. cit.*, p. 255).
26. Alfred Döblin, *Karl und Rosa*, *op. cit.*, p. 116 ; trad. *op. cit.*, p. 135.
27. Citée par Michel Vanoosthuyse dans sa préface à l'édition française (Marseille, Agone, 2009), p. xiii.
28. Gustav Noske, élu député social-démocrate en 1906, s'illustra dans la répression de la révolution allemande, en particulier en tant que ministre de la Reichswehr. Il est tenu pour responsable de la « Semaine sanglante » de Berlin (janvier 1919) au cours de laquelle les deux meneurs du KPD, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg sont assassinés sur son ordre. Il déclarera alors : « Il faut que quelqu'un fasse le chien sanglant : je n'ai pas peur des responsabilités ».

29. Michèle Touret, « Quand l'espoir fondait *L'Espoir* », *Que se passe-t-il ?*, *op. cit.*, p. 136.
30. *Ibid.*, p. 125.
31. Cette remarque vaut également pour *la Condition humaine* : si le roman se conclut sur une défaite des révolutionnaires communistes, la narration de leurs hauts faits, la valorisation de leur engagement sans faille, donnent un sens rétrospectif à leur action, transcendent en quelque sorte la défaite factuelle en une victoire morale et en un avenir possible.
32. Döblin, lors d'une « conférence prononcée le 16 juin 1936 à Paris et reprise dans la revue *Das Wort* (Moscou) en octobre de la même année sous le titre "Le roman historique et nous" », cité par Michel Vanoosthuysse dans sa préface à l'édition française (*op. cit.*), p. x-xi.
33. *Ibid.*, p. xxvi.
34. Michel Vanoosthuysse, *Le Roman historique*, *op. cit.*, p. 259.

## RÉSUMÉS

Un non-événement : ainsi Döblin présente-t-il la révolution allemande de 1918 dans *November 1918*, l'immense fresque qu'il lui consacre entre 1937 et 1940. Privée de cause et de conséquence, dénuée d'importance réelle ou symbolique, cette révolution manquée souligne, pour le romancier, à quel point l'Allemagne, passée, présente et future, est incapable de rompre avec l'ordre établi. Marquant le deuil de l'action politique, la tétralogie signifie aussi la faille d'une certaine conception du roman : celle qui en faisait une arme.

A non-event: thus Döblin presents the German revolution of 1918 in *November 1918*, his great panorama written between 1937 and 1940 dedicated to this subject. Deprived of causes and of consequences, devoid of real or symbolic importance, this failed revolution underlines, for the novelist, the fact that Germany – past, present or future –, is incapable of upsetting established order. Reflecting on the renunciation to political action, Döblin's tetralogy also expresses the failure of a certain idea about novel: novel is incapable of playing the role of a weapon.

Un no-acontecimiento: Döblin presenta de tal forma la revolución alemana de 1918 en *November 1918*, el enorme fresco que le dedica entre 1937 y 1940. Privada de causa y de consecuencia, desprovista de importancia real o simbólica, esta revolución subraya para el novelista hasta qué punto Alemania, pasada, presente y futura, es incapaz de romper con el orden establecido. Haciendo el duelo de la acción política, la tetralogía significa también la ruptura con una cierta concepción de la novela : esa que veía a la novela como un arma.

## AUTEUR

### AUORE PEYROLES

Ancienne élève de l'ENS-LSH et titulaire du capes de Lettres modernes, Aurore Peyroles est actuellement doctorante à Paris 13, où elle prépare, sous la direction d'Anne Tomiche, une thèse de Littérature générale et comparée intitulée : « Roman et engagement : le laboratoire des années 30 en France, en Allemagne et aux États-Unis. Autour d'Aragon, de Döblin et de Dos Passos ». Elle a eu l'occasion, entre autres, de contribuer à la revue *Raison*

*publique* pour un article sur Dos Passos et de participer au colloque « Roman et politique » organisé à Lorient en novembre 2009